

LEÏLA SEBBAR

Sous la direction de **Michel Laronde**

L'Harmattan, Col. « *Autour des écrivains maghrébins* », 2003, 24,40 euros

Chaque ouvrage de cette collection comporte quatre parties : la première, *Itinéraire d'écriture*, présente le parcours de l'œuvre ainsi que les grands axes autour desquels elle s'articule, *Études*, la deuxième partie, est consacrée à des analyses critiques, la troisième partie se compose d'un *Dialogue* (entretiens avec l'écrivain) ou d'un texte de *Création* offert par l'auteur, puis vient la *Bibliographie*, en dernière section.

Dans *Itinéraire d'écriture*, Michel LARONDE se penche sur l'œuvre d'une « écrivaine française, au nom arabe, algérien, qui porte le poids de la terre natale », cette dernière se définissant elle-même comme une « croisée » à juste titre puisque ses textes peuvent être rassemblés sous deux principaux thèmes : celui du « croisement » et celui de l'exil. Thèmes emboîtés l'un dans l'autre, le premier contribuant à un enrichissement en terme de valeur ajoutée aussi bien sur les plans identitaire que culturel : « ... ce qui est important pour moi, à la fois dans le travail d'écriture, dans l'imaginaire et dans le réel, c'est ce travail de tous les croisements », écrit L. Sebbar.

Quant au corpus de l'œuvre, il aborde tous les genres, hormis la poésie. Il existe une concordance entre genres et périodes, la plus récente semblant particulièrement propice au théâtre, avec les nouvelles et récits autobiographiques que l'auteur écrit presque chaque année depuis 1977. Il convient de relever dans cette abondante production, un texte un peu à part sous la forme d'une correspondance

avec Nancy Huston, intitulée *Lettres parisiennes. Autopsie de l'exil*, publiée en 1986. Ce document est d'une très grande importance car son caractère biographique apporte à l'œuvre de L. Sebbar un éclairage nouveau et de précieuses pistes de lecture.

Marie-Françoise CHITOUR (« L'exil, la mémoire, l'oubli dans les nouvelles de Leïla Sebbar ») étudie le thème de l'exil dans les nouvelles de L. Sebbar, ses diverses formes (les exilés viennent d'horizons différents, mais en revanche les lieux d'exil se ressemblent tous, qu'il s'agisse des villes ou... de la langue), les façons dont il est vécu selon le sexe ou l'âge, ainsi que dans le temps. Elle s'attache à voir comment s'y inscrivent l'oubli et la mémoire.

La communication intitulée « L'exil et la mémoire dans *le silence des rives* », de Mildred MORTIMER, est consacrée au 8^{ème} roman de l'auteure. Celui-ci décrit une journée dans la vie d'un Algérien immigré en France et, à mesure que la mort approche, son retour à travers sa mémoire dans l'Algérie de son enfance. Dans cette parabole sur l'exil et l'errance, le héros, appelé anonymement « l'homme », vit la première journée de l'été, qui est la dernière de sa vie, sur « l'autre rive »...

Dans son texte, « La dialectique de l'écriture », Margaret A. MAJUMDAR commence par examiner la mémoire et l'oralité, domaines essentiellement féminins. C'est une solidarité exemplaire qui permet aux femmes d'assurer la défense des acquis ancestraux (la maison, l'olivier...). Ensuite, Margaret A. MAJUMDAR étudie le visuel et principalement la dialectique du regard ainsi que la primauté de l'image (photographie). Elle en vient enfin à l'écrit qui « donne accès à un monde autonome et unitaire, où ils [les personnages] peuvent se protéger de toutes les contradictions et conflits résultant de leur situation sociale et historique ».

Cornelia RUHE (« Sept oliviers verts. Le symbolisme des « croisés » chez Leïla Sebbar ») aborde le thème de la *génération beur*, abondamment traité par l'auteure, en particulier dans sa trilogie *Shérazade* (la syllabe manquante, « la plus suave, la plus orientale » a été omise par l'erreur d'un greffier français). C. Ruhe étudie les symbolismes de la couleur verte, du chiffre sept (le premier tome s'intitule « *Shérazade, 17 ans, brune, frisée, les yeux verts* ») puis celui de l'olivier transplanté, lequel apparaît dans le troisième tome. Elle conclut sa contribution sur un chapitre intitulé « Le croisement... de l'Orient et de l'Occident » et sur le rôle d'intermédiaire que pourrait jouer l'héroïne pour appartenir aux deux cultures.

La communication « La position de l'observatrice. Étude de la photographie chez Leïla Sebbar » de Christiane CHAULET-ACHOUR, débute sur la fascination pour la photographie d'un auteur qui se livre à « une écriture d'observation » avant de présenter une étude sur un récit qui se structure à partir d'un scénario construit sur trois photos (*Le Chinois vert d'Afrique*, 1984) puis la démarche inverse qui consiste à écrire la légende de photos prises par un photographe durant la guerre (*Femmes des Hauts-Plateaux*, 1990) et, en dernière partie : « 1991-1197 : Traces photographiques ».

Mary MC CULLOUGH (« Chansons intertextuelles dans *Shérazade, brune, frisée, les yeux verts* ») se penche sur l'intertextualité qui parsème l'œuvre de L. Sebbar : chansons populaires, opéras, films, titres de tableaux, de romans... Elle s'intéresse plus particulièrement aux chansons (*Couleur menthe à l'eau* d'Eddy Mitchell, *Chacun fait c'qui lui plaît* de Chagrin d'Amour et *Il est cinq heures du matin Paris s'éveille* de Jacques Dutronc), mettant en exergue la couleur verte de la menthe et les similarités entre Shérazade et la fille de la chanson comme la symbolique du chiffre cinq... Une citation qui semble bien illustrer le personnage : « Je vais où je veux, quand je veux et ma place, c'est partout. » (Shérazade).

“ LEÏLA SEBBAR ” SOUS LA DIRECTION DE MICHEL LARONDE

« Par-dessus la langue : à propos des nouvelles de Leïla Sebbar » consiste en un entretien entre Dominique LE BOUCHER et l’auteur. Le recueil de nouvelles *Le Baiser* en est l’objet. Chaque nouvelle est introduite par une citation qui « met l’eau à la bouche » du lecteur. On notera quelques belles définitions : « L’écriture, en général, perce un secret ou l’exhibe. Ce que l’on écrit, on le rend public » ou, au sujet de la photographie : « Ce que j’aime bien, c’est de pouvoir avoir toutes les visions : être le photographe, et être la fille »...

La communication « L’art de l’ellipse dans quelques courts récits de Leïla Sebbar » de Denise BRAHIMI est consacrée au recueil de récits *La négresse à l’enfant*, paru en 1990. Le terme de « nouvelles » est écarté car il s’agit de rencontres entre personnes d’origine différente qui se terminent par un fait divers brutal.

Anne DONADEY, dans « Retour sur mémoire : *la Seine était rouge* de Leïla Sebbar » introduit ce qu’elle appelle le syndrome de l’Algérie en corrélation avec *Le syndrome de Vichy* (livre de l’historien Henry Rousso), puis poursuit sur le massacre de dizaines d’Algériens à Paris le 17 octobre 1961, ceux-là même auxquels est dédié le livre de L. Sebbar, dont elle fait l’analyse, concluant que l’auteure « se trouve encore à l’avant-garde, poussant la France à effectuer un salutaire retour sur mémoire ».

Dans cette partie du livre, nous passons au théâtre avec le texte de Brigitte LANE : « Surréalité et magie du « désir » : un théâtre d’ « exil », d’attente et de « rêve ». A travers les trois pièces étudiées (*Les yeux de ma mère*, *Rue des Iris* et *Au frère bien-aimé*) dont se compose le théâtre de L. Sebbar. Il apparaît que celui-ci occupe une place primordiale aussi bien parce qu’il recouvre une grande partie de la topographie générale et les thèmes fondamentaux de son œuvre en

mini reportages

Annonces

Articles de journaux

Notes de lecture

prose que parce qu'il fait ressortir une « surréalité » centrée sur des images fortes « qui vont à l'encontre du réel possible, fonctionnent comme des métaphores et relèvent d'une puissante symbolique visuelle ».

Armelle CROUZIERES-INGENTHRON (« Ici, là-bas. Altérité et errance identitaire dans le théâtre de Leïla Sebbar ») présente l'unique pièce de théâtre publiée *Les yeux de ma mère* qui date de 1991 et est restée inédite en français pendant presque dix ans. Celle-ci est conçue à partir d'un fait réel, a lieu dans « une cabine [de renseignements] en verre dans le métro » qui est « figure de l'enfermement et de l'aliénation, et métaphore de la tentative d'intégration, souvent vaine, des immigrés en France. »

Dans la dernière partie (« Création »), Leïla SEBBAR, nous confie son désir : « Je veux entendre des sœurs » qu'il s'agisse de la jeune fille dans le métro, à qui elle pense parfois, de toutes ses « autres filles de papier », de ses vieilles tantes... ou de ses propres sœurs. Cet avant-propos est suivi de la pièce *Rue des Iris*.

En conclusion, le lecteur, selon sa connaissance de l'œuvre de Leïla Sebbar et malgré l'éventuelle difficulté à appréhender une écriture spécifiquement sociologique (les contributeurs sont des universitaires), sort enrichi d'analyses très fines qui lui auront ouvert des horizons nouveaux. Nul doute que ces analyses, s'il connaît déjà l'auteure, lui apporteront de nouvelles pistes de lecture et, sinon, lui donneront l'envie de découvrir le travail d'une femme écrivain à l'authenticité rare.